

D I S C O U R S

PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE

PAR L'ACADÉMIE
FRANÇAISE

POUR LA RÉCEPTION DE

LECONTE DE LISLE

LE JEUDI 31 MARS 1887 .

Editions du

CPI

B.P. 291 - 97490 SAINTE-CLOTILDE
Ile de la Réunion

P R É F A C E

L'Éminent Poète

Il y a donc 100 ans, ce 31 Mars, Leconte de Lisle faisait son entrée sous la Coupole. Pour le plus illustre des fils de Bourbon, la troisième fois aura été la bonne. Par deux fois l'Académie lui avait fermé ses portes, en 1873 puis en 1877. Cette année là il récolta deux voix, dont celle, dit-on, de Victor HUGO. Le 11 Février 1886, c'est sans concurrent qu'il est élu au fauteuil - justement - de Victor HUGO.

De la rue Saint-Louis, à Saint-Paul, à la prestigieuse Académie du Quai Conti à Paris, quelle singulière destinée que celle de notre compatriote avec sa jeunesse douloureuse, sa pauvreté dignement supportée et enfin les satisfactions terrestres.

Les malheurs de la vie ont certainement beaucoup pesé sur l'itinéraire intellectuel de ce poète à l'âme créole si prononcée.

Comment ne pas y voir là la source des violentes réactions contre les complaisantes confidences des Romantiques, ces *Montreurs*:

de Recherche Indianocéanique (CRI) s'inscrit d'ailleurs dans une continuité.

En effet, c'est dans la France entière, dans tous les pays de langue française et même à l'étranger qu'est commémoré le 4 Décembre 1952 le Centenaire des **Poèmes Antiques**.

Quelque 40 ans plus tôt, il échet à un de ses meilleurs exégètes, Hippolyte FOUCQUE de prononcer le discours pour le Centenaire de Leconte de Lisle, relisons-le ensemble :

(...) Leconte de Lisle s'est acquis définitivement ce titre d'avoir été, en poésie, le représentant de tout un moment de l'évolution de la pensée française ; que d'autre part il a exprimé les idées de son temps et quelques-unes des idées éternelles de l'humanité avec un tel souci d'art que nous pouvons considérer que son œuvre durera tant que subsistera chez les hommes le goût des belles formes ; qu'il se dégage enfin de ses poèmes, pour nous écoliers créoles, de telles leçons, que c'était le moins que nous puissions faire que de nous réunir aujourd'hui pour communier ensemble dans l'admiration de son génie.

René-Paul VICTORIA
Président du CRASSEC

XII

Il y avait donc une fois un beau pays tout rempli de fleurs, de lumière et d'azur. Ce n'était pas le paradis terrestre mais peu s'en fallait, car les anges le visitaient parfois.

Le 11 Mars 1837, deuxième départ pour la France. Charles-Marie doit aller y poursuivre ses études. Le jeune homme quitte Bourbon avec regrets :

*Mais la France, à mes yeux, fait parler l'avenir
Oh ! ma vie est pour elle !... à toi mon souvenir !*

Pour lucide qu'est l'analyse, la séparation est rude. Nulle séparation n'est innocente ! Le poète en sera définitivement marqué. Dans l'inconscient de ce jeune homme qui n'a pas tout à fait vingt ans, l'île va être obsessionnellement présente :

*Vous m'avez bien compris : mon ciel étincelant,
Mes beaux arbres, les flots de nos grèves natales,
Ont laissé dans mon cœur leur souvenir brûlant,
Oui j'éprouve loin d'eux des tristesses fatales.*

Nul être, écriront les LEBLOND, plus que celui-ci qui fut célèbre pour s'être détaché de son Époque, n'a été l'homme d'un pays d'un coin du monde. Le décor est planté. Les éléments sont en place. Les mécanismes imaginaires vont fonctionner comme pour d'autres, beaucoup d'autres Hier. Aujourd'hui. Demain:

*Salazes !... c'en est fait, j'ai quitté sans retour
Et vos pieds parfumés, et mon natal séjour
Et jamais mon regard ne portent mon âme
Sur vos fronts couronnés de neiges et de flammes.*

En France, c'est à Dinan, chez son oncle Louis Leconte qu'est descendu Charles-Marie. A l'automne 1838, il est bachelier mais la France n'est pas Bourbon :

La France est douce aussi, mais la France est moins belle.

La France est terre d'exil. Le temps de s'égarer dans les labyrinthes de la faculté de Droit de Rennes, son humeur va s'aigrir. Très vite il va abandonner le Droit mais son avenir ne s'éclaircira pas pour autant.

Le jeune Charles-Marie mène une vie extrêmement difficile. Sa tentative de sortir un journal satirique le Scorpion avorte, les autres projets capotent. Charles vit d'expédients. Convaincu que sa situation matérielle ne pourrait que se dégrader, il décide de regagner son île.

Le 3 Octobre 1843, la Thélaire à bord duquel il fait le voyage, est en rade de St-Denis, où ses parents viennent justement d'emménager. Ce troisième - et dernier - séjour dans l'île maternelle est déterminant.

Voyage intra-utérin ? Voyage initiatique ?

Ce séjour sera intense, difficile, complexe mais décisif.

A Rennes un jeune poète incertain battait le pavé.

A Bourbon, un génie littéraire prend son envol.

Ces deux années qui nous ont séparés, écrit-il à un ami, ont été favorables au développement de ma poésie ; ma forme est plus nette, plus sévère et plus riche que tu ne l'as connue ; j'ai

plus fécond, était inévitable et dû à bien des causes diverses.

En effet, les grands écrivains du XVIII^e siècle avaient déjà répandu en Europe notre langue et leurs idées émancipatrices ; ils nous avaient révélé le génie des peuples voisins, bien qu'ils n'en eussent compris entièrement ni toute la beauté, ni toute la profondeur ; ils avaient surtout préparé et amené ce soulèvement magnifique des âmes, ce combat héroïque et terrible de l'esprit de justice et de liberté contre le vieux despotisme et le vieux fanatisme ; ils avaient précipité l'heure de la Révolution française dont un célèbre philosophe étranger a dit, dans un noble sentiment de solidarité humaine : « Ce fut une glorieuse « aurore ! Tous les êtres pensants prirent part à « la fête. Une émotion sublime s'empara de « toutes les consciences, et l'enthousiasme fit « vibrer le monde, comme si l'on eût vu pour la « première fois la réconciliation du ciel et de la « terre ! »

Victor Hugo naissait, Messieurs, au moment où notre pays, qui venait de proclamer l'affranchissement du monde, s'abandonnait, dans sa lassitude, à l'homme extraordinaire et néfaste couché aujourd'hui sous le dôme des Invalides, et qui allait répandre à son tour, qu'il le voulût ou non, les idées révolutionnaires à travers l'Europe doublement conquise. Le Poète, de qui l'âme contenait virtuellement tant de symphonies multiples et toujours superbes, grandit au bruit retentissant des batailles épiques et des victoires dont le souvenir l'a hanté toute sa vie, en lui inspirant

classiques dans ses premiers essais datés de 1822, Victor Hugo transforma complètement sa langue, son style et la facture de son vers dans ses secondes odes et surtout dans les *Orientales*. Sans doute, c'était là l'Orient tel qu'il pouvait être conçu à cette époque, et moins l'Orient lui-même que l'Espagne ou la Grèce luttant héroïquement pour son indépendance ; mais ces beaux vers, si nouveaux et si éclatants, furent pour toute une génération prochaine une révélation de la vraie Poésie. Je ne puis me rappeler, pour ma part, sans un profond sentiment de reconnaissance, l'impression soudaine que je ressentis, tout jeune encore, quand ce livre me fut donné autrefois sur les montagnes de mon île natale, quand j'eus cette vision d'un monde plein de lumière, quand j'admirai cette richesse d'images si neuves et si hardies, ce mouvement lyrique irrésistible, cette langue précise et sonore. Ce fut comme une immense et brusque clarté illuminant la mer, les montagnes, les bois, la nature de mon pays dont, jusqu'alors, je n'avais entrevu la beauté et le charme étrange que dans les sensations confuses et inconscientes de l'enfance.

Cependant, Messieurs, l'impression produite sur l'imagination vierge d'un jeune sauvage vivant au milieu des splendeurs de la poésie naturelle ne pouvait être unanimement ressentie à une époque et dans un pays où les vieilles traditions d'une rhétorique épuisée dominaient encore. La préface de Cromwell, ce manifeste célèbre de l'École romantique, avait excité déjà de violentes hostilités que les

Orientales ne désarmèrent pas ; car nul poète n'a été plus attaqué, plus insulté, plus nié que Victor Hugo. Il est vrai que ces diatribes et ces négations ne l'ont jamais fait dévier ni reculer d'un pas. C'était un esprit entier et résolu, de ceux, très rares, qui se font une destinée conforme à leur volonté, et que les objections étonnent ou laissent indifférents, impuissantes qu'elles sont à rien enseigner et à rien modifier. Aussi, l'applaudissement qui salua l'apparition des *Feuilles d'automne* s'explique-t-il, moins par la beauté de l'œuvre que par le caractère intime, familial, élégiaque, d'une poésie aisément accessible au public et à la critique. De leur côté, les *Chants du crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Rayons et les Ombres* furent accueillis tour à tour avec un mélange d'éloges chaleureux décernés, comme d'habitude, aux parties sentimentales de ces beaux livres, et de reproches adressés à celles où l'émotion intellectuelle l'emportait sur l'impression cordiale. Rien de plus inévitable ; car, si nous admettons volontiers en France, pour articles de foi, et sans trop nous inquiéter de ce qu'ils signifient, certains apophtegmes, décisifs en raison même de leur banalité, tels que : la poésie est un cri du cœur, le génie réside tout entier dans le cœur ; nous oublions plus volontiers encore que l'usage professionnel et immodéré des larmes offense la pudeur des sentiments les plus sacrés. Mais Victor Hugo est un génie mâle qui n'a jamais sacrifié la dignité de l'art à la sensiblerie du vulgaire. L'émotion qu'il nous donne pénètre l'âme et ne l'énerve pas. Pour mieux

nous en convaincre, les *Châtiments*, les *Contemplations*, la *Légende des siècles* nous vinrent du fond de l'exil.

Les *Châtiments*, Messieurs, sont et resteront une œuvre extraordinaire où la colère, l'attendrissement, l'indignation, l'élégie et l'épopée se déroulent avec une éloquence inouïe ; où l'accumulation incessamment variée des images, le luxe des formules, donnent à l'invective une force multipliée et au poème de l'*Expiation*, en particulier, un souffle terrible. Ni les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, ni les *Lambes* de Chénier et de Barbier n'ont atteint une telle énergie. Le livre des *Contemplations*, d'autre part, grave, spirituel, philosophique, rêveur, d'une inspiration complexe, mêle les voix sans nombre de la nature aux douleurs et aux joies humaines ; car, si Victor Hugo sait faire vibrer toutes les cordes de l'âme, il sait, par surcroît, voir et entendre, ce qui est plus rare qu'on ne pense. Aussi, le grand Poète saisit-il d'un œil infaillible le détail infini et l'ensemble des formes, des jeux d'ombre et de lumière. Son oreille perçoit les bruits vastes, les rumeurs confuses et la netteté des sons particuliers dans le chœur général. Ces perceptions diverses, qui affluent incessamment en lui, s'animent et jaillissent en images vivantes, toujours précises dans leur abondance sonore, et qui constatent la communion profonde de l'homme et de la nature.

Les sentiments tendres, les délicatesses, même subtiles, acquièrent, en passant par une âme forte, leur expression définitive ; et c'est pour cela que la sensibilité des poètes virils est

reine, dignes d'exprimer les passions farouches de ces vieux chevaliers géants du Rhin. La grandeur et la beauté de cette légende tragique ne furent pas comprises. Une réaction passagère, insignifiante en elle-même et quant à ses résultats prochains, sévissait à cette époque et pervertissait le goût public. Toutes les pièces du Maître avaient été discutées, applaudies, combattues, mais elles devaient finir par triompher de toutes les résistances. Seuls, les *Burgraves* sont encore écartés de la scène, bien que l'auteur n'ait jamais fait preuve au théâtre de plus puissantes facultés créatives. D'autres raisons, d'une nature étrangère à l'art, peuvent, il est vrai, s'opposer légitimement à la reprise de cette tragédie légendaire dans laquelle le sublime poète de l'Orestie eût reconnu un génie de sa famille. « On ne surpassera pas Eschyle, a dit Victor Hugo, mais on peut l'égaliser. » Et il l'a prouvé.

J'ai dit, Messieurs, que ses romans étaient aussi des poèmes ; et, en effet, si la magie du vers leur manque, l'ampleur de la composition, la richesse d'une langue originale, énergique et brillante, la création des types plutôt que l'analyse des caractères individuels, leur donnent droit à ce titre. Il était, du reste, impossible que Victor Hugo cessât un moment d'être poète, l'eût-il voulu. Ne sont-ce pas deux épopées que *Notre-Dame de Paris* et les *Misérables*, l'une plus régulièrement composée, plus condensée ; l'autre, touffue, complexe, excessive, entrecoupée d'admirables épisodes ? *Notre-Dame de Paris*, injustement critiquée par Goethe, restera une vivante

Dieu, selon le Poète, étant toute justice et toute bonté, et les âmes qu'il crée n'étant déchues et corrompues que par l'ignorance de la vérité, ignorance où elles se complaisent ou qui leur est infligée, a voulu que toutes fussent appelées, si elles le désirent, à la réhabilitation définitive ; mais leur immortalité est conditionnelle, et beaucoup d'entre elles, sont condamnées à l'anéantissement total.

Telle est la foi de Victor Hugo. Il a été toute sa vie l'évocat du rêve surnaturel et des visions apocalyptiques. Il est enivré du mystère éternel. Il dédaigne la science qui prétend expliquer les origines de la vie ; il ne lui accorde même pas le droit de le tenter, et il se rattache en ceci, plus qu'il ne se l'avoue à lui-même, aux dogmes arbitraires des religions révélées. Il croit puiser dans sa foi profonde en une puissance infinie, rémunératrice et clémente, la généreuse compassion qui l'anime pour les faibles, les déshérités, les misérables, les proscrits auxquels il offre si noblement un asile ; il lui doit, pense-t-il, de chanter en paroles sublimes la beauté, la grandeur et l'harmonie du monde visible, comme les splendeurs pacifiques de l'humanité future, et il ne veut pas reconnaître qu'il ne doit sa magnifique conception du beau qu'à son propre génie, comme ses élans de bonté et de vaste indulgence qu'à son propre cœur. Mais qu'importe ! Cette foi, faite d'éblouissements, a ouvert au grand Poète l'horizon illimité où son imagination plonge sans fin. Elle a été la génératrice et la raison de ses chefs-d'œuvre.

vers l'espace, les pages des *Châtiments*, des *Contemplations*, de la première *Légende des siècles* qui prenaient leur vol, aigles, corbeaux et colombes, vers les quatre parties du monde, le soir, l'étoile des mages d'Orient guidait quelques bergers recueillis, dévots et convaincus vers l'autel mystérieux que vous aviez élevé à la Muse et dont je ne crois pas qu'aucun poète avant vous ait aussi complètement connu les ardeurs sacrées, enivrantes et pures. C'est que, tout en étant né Français, c'est que tout en vivant et en respirant au milieu de nous, comme chacun peut le voir aujourd'hui, par hasard, pour ainsi dire, ce n'était pas nous qui étions, intellectuellement, vos compatriotes et vos contemporains ; c'étaient les Grecs et les Indous, L'état civil et la présence réelle ne prouvent rien dans les affaires de l'esprit. Il y a l'influence des origines, des hérédités, des lieux et des milieux. Or, vous avez vu le jour en plein Océan indien, dans cette île enchantée de la Réunion, Afrique d'un côté, Asie de l'autre, qui doit apparaître à ceux qui passent au large comme un immense bouquet de fleurs, nées peut-être de celles que cueillait Proserpine quand Pluton s'est mis à la poursuivre et qu'elle a jetées dans les flots pour alléger sa fuite inutile. Vous êtes né le 22 octobre 1818, à Saint-Paul, d'un père Breton et d'une mère Gasconne ; et, qui le croirait ! quand on vous lit, petit neveu de Parny, le Scarron de la guerre des Dieux et le Tibulle d'Éléonore :

Enfin ma chère Eléonore
Tu l'as connu ce péché...

« Depuis Homère, Eschyle et Sophocle, qui représentent la poésie dans sa vitalité, dans sa plénitude et dans son unité harmonique, la décadence et la barbarie ont envahi l'esprit humain. En fait d'art original le monde romain est au niveau des Daces et des Sarmates ; le cycle chrétien tout entier est barbare. Dante, Shakespeare et Milton n'ont que la force et la hauteur de leur génie individuel ; leur langue et leurs conceptions sont barbares. La Sculpture s'est arrêtée à Phidias et à Lysippe ; Michel-Ange n'a rien fécondé ; son œuvre, admirable en elle-même, a ouvert une voie désastreuse. Que reste-t-il donc des siècles écoulés depuis la Grèce ? Quelques individualités puissantes, quelques grandes œuvres sans lien et sans unité...

La poésie moderne, reflet confus de la personnalité fougueuse de Byron, de la religiosité factice et sensuelle de Chateaubriand, de la rêverie mystique d'Outre-Rhin et du réalisme des Lakistes, se trouble et se dissipe. Rien de moins vivant et de moins original en soi, sous l'appareil le plus spécieux. Un art de seconde main, hybride et incohérent, archaïsme de la veille, rien de plus. La patience publique s'est lassée de cette comédie bruyante jouée au profit d'une autolâtrie d'emprunt. Les maîtres se sont tus ou vont se taire, fatigués d'eux-mêmes, oubliés déjà, solitaires au milieu de leurs œuvres infructueuses. Les poètes nouveaux enfantés dans la vieillesse précoce d'une esthétique inféconde, doivent sentir la nécessité de retremper aux sources éternellement pures l'expression usée et affaiblie des sentiments généraux. Le thème personnel et ses variations trop répétées ont épuisé l'attention ; l'indifférence s'en est suivie à juste titre ; mais s'il est indispensable d'abandonner au plus vite cette voie étroite et banale, encore ne faut-il s'engager en un chemin plus difficile et dangereux que fortifié par l'étude et l'initiation. Ces épreuves expiatoires une fois subies, la langue poétique une fois assainie, les spéculations de l'esprit, les émotions de l'âme perdront-elles de leur vérité et de leur énergie quand elles disposeront de formes plus nettes et plus précises ? Rien certes n'aura été délaissé ni oublié ; le fonds pensant et l'art auront recouvré la sève et la vigueur, l'harmonie et l'unité perdues. Et plus tard quand ces intelligences profondément agitées se seront apaisées, quand la méditation des principes négligés et la régénération des formes auront purifié l'esprit et la lettre, dans un siècle ou deux, si toutefois l'élaboration des temps nouveaux n'implique pas une gestation plus haute, peut-être la poésie redeviendra-t-elle le verbe inspiré et immédiat de l'âme humaine ?...

Tels sont les passages les plus saillants de cette préface claire comme le cristal et tranchante comme l'acier.

Une telle profession de foi n'était pas seulement le coup de clairon qui sonne l'assaut de l'avenir, c'était le coup de cloche qui sonne le

glas du passé et surtout du présent. C'était une révolution radicale devant entraîner de bien autres conséquences que celle de 1830. Il ne s'agissait de rien moins en effet que de répudier toute l'esthétique moderne, de revenir sur le mouvement classique et romantique, et de restituer aux poètes la direction de l'âme humaine. Après avoir eu connaissance de vos vers, Victor Hugo a-t-il eu connaissance de cette préface ? Je le crois. Aussi a-t-il voulu vous connaître et vous séduire. Se faire un apôtre d'un adversaire, c'est régal de Dieu. Sachant que vous ne viendriez pas à lui le premier, il est allé à vous. Il vous a envoyé un de ses livres, avec ces deux seuls mots tout caressants d'égalité : *Jungamus dextras*, et sa grande signature royale. N'était-il pas celui qui avait dit :

« Maintenant je sais l'art d'apprivoiser les âmes. »

Vous êtes venu ! vous avez vu ! vous avez été vaincu ! A partir de ce moment, vous avez senti que vous ne pouviez plus résister à cet enchanteur, et vous êtes resté un des fidèles de la maison, un des fervents du maître. Vous avez bien fait. Pour quiconque est un peu poète Victor Hugo est irrésistible. Je viens de le relire, depuis les *Odes et Ballades* jusqu'à la *Fin de Satan* et jusqu'au *Théâtre en liberté*. J'ai retrouvé partout les éblouissements qu'il m'avait causés dans ma jeunesse. Car ceux de notre âge sont tous nourris de son lait, de son miel, de sa chair. A la seule évocation de son nom, les vers s'allument dans notre mémoire et s'élancent jusqu'au ciel en gerbes de feu de toutes les couleurs. Je comprends que Cha-

Celui qui ne sait pas, durant les nuits brûlantes,
 Qui font pâlir d'amour l'étoile de Vénus,
 Se lever en sursaut, sans raison, les pieds nus,
 Marcher, prier, pleurer des larmes ruisselantes,
 Le cœur plein de pitié pour des maux inconnus,

Que celui-là rature et barbouille à son aise ;
 Il peut tant qu'il voudra rimer à tours de bras,
 Ravauder l'oripeau qu'on appelle antithèse,
 Et s'en aller ainsi jusqu'au Père Lachaise,
 Traînant à ses talons tous les sots d'ici-bas ;
 Grand homme si l'on veut, mais poète non pas.

Celui qui, à vingt-deux ans, faisait cette belle
 invocation à l'amour — et à l'esthétique, six
 ans après, quand l'amour l'avait blessé, cher-
 chant où se reprendre, s'écriait, après avoir
 répondu, sans réplique possible, à toutes les
 philosophies passées, présentes et futures :

Ah ! Pauvres insensés, misérables cervelles,
 Qui de tant de façons avez tout expliqué,
 Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes,
 Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
 Je vous plains ; votre orgueil part d'une âme blessée,
 Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
 Et vous la connaissiez cette amère pensée
 Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.

Eh bien, prions ensemble, abjurons la misère
 De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux ;
 Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
 J'irai m'agenouiller, pour vous, sur vos tombeaux.
 Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
 Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;
 Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
 Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
 Il est juste, il est bon ! sans doute il vous pardonne.
 Tous vous avez souffert ; le reste est oublié !
 Si le ciel est désert nous n'offensons personne,
 Si quelqu'un nous entend qu'il nous prenne en pitié.

Vive Dieu ! c'est le cas de le dire, voilà de
 beaux vers, Monsieur, et je n'en sais pas de
 plus beaux dans notre langue, bien que j'en
 sache beaucoup. Si vous mettez à côté des
 trois pièces que je viens de citer le *Lac* de

Lamartine, la *Tristesse d'Olympio* de Victor Hugo, le *Souvenir* ou une des *Nuits*, celle que vous voudrez de Musset, vous aurez avec les chœurs d'*Athalie*, d'*Esther* et de *Polyeucte*, avec l'admirable traduction en vers de l'*Imitation* par Corneille, vous aurez à peu près le dernier mot de notre poésie d'amour terrestre et divin. C'est cela que vous venez combattre ; c'est cela que vous voulez renverser. Tentative comme une autre. Tout est permis quand la sincérité fait le fond, d'autant plus que ce que vous avez conseillé aux poètes nouveaux de faire, vous l'avez commencé vous-même, résolûment, patiemment. Vous avez immolé en vous l'émotion personnelle, vaincu la passion, anéanti la sensation, étouffé le sentiment. Vous avez voulu, dans votre œuvre, que tout ce qui est de l'humain vous restât étranger. Impassible, brillant et inaltérable comme l'antique miroir d'argent poli, vous avez vu passer et vous avez reflété tels quels, les mondes, les faits, les âges, les choses extérieures. Les tentations ne vous ont pas manqué cependant, si j'en crois le cri que vous avez laissé échapper dans la *Vipère*. C'est le seul. Vous ne voulez pas que le poète nous entretienne des choses de l'âme, trop intimes et trop vulgaires. Plus d'émotion, plus d'idéal ; plus de sentiment, plus de foi ; plus de battements de cœur, plus de larmes. Vous faites le ciel désert et la terre muette. Vous voulez rendre la vie à la poésie, et vous lui retirez ce qui est la vie même de l'Univers, l'amour, l'éternel amour. La nature matérielle, la science, la philosophie vous suffisent.

maintenant à votre école. C'est vous qui leur apprendrez à la fois l'habile et sage construction du vers, la mesure, la proportion et tous les scrupules d'un goût raffiné, le discernement dans le rejet et la césure irrégulière qui, selon moi, est toujours signe d'impuissance ou de prétention. Vous vous êtes permis quelquefois cette césure irrégulière ; prenez garde ; on vous en abusera. N'ayez pas ce reproche à vous faire, car nul ne possède, à un plus haut degré que vous, le sens de la beauté du mot par lui-même, sans l'assistance de la comparaison ; votre vers est plein, sans être jamais lourd, et le choix toujours heureux du rythme lui donne en même temps que la majesté, la grâce et la souplesse de ces belles filles grecques, nées, sans le savoir, pour inspirer des statues :

Pardonnez-moi, Monsieur, si je me permets de traiter une matière où vous êtes passé maître ; mais c'est votre faute. Vous m'avez laissé à dire trop de choses que vous auriez dites beaucoup mieux que moi, et mon discours va paraître, paraît déjà trop long de tout ce que vous avez écarté du vôtre. Je ne compte, pour me faire absoudre, que sur mon incompetence. S'il faut tout dire, ce doit être cette incompetence même qui m'a valu, de la part de l'Académie, l'honneur de vous recevoir en son nom et de prendre ma part de ce que vous appelez si justement la redoutable tâche de parler de Victor Hugo. Elle y aura vu comme une garantie de plus de la bonne foi et de l'exactitude qu'elle exige. Et puis, elle s'est souvenue que, si je ne suis pas de la famille

Qu'est devenu le cadavre insolent ? A partir de ce moment, la figure de Napoléon le hante, le trouble et l'inspire de plus en plus. Pourquoi ? Parce que Napoléon est l'incarnation de la plus grande gloire à laquelle un homme puisse prétendre. Il faut au poète une gloire pareille à celle de cet homme,

Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain.

Il lui faut une gloire équivalente à celle-là, y compris le martyre si le martyre est nécessaire à la réalisation de cette gloire. Il a d'abord essayé d'effacer cette grande figure de Napoléon du souvenir de la France, mais, puisque ni lui ni personne ne saurait y parvenir, il chantera celui qu'il ne pourrait pas faire oublier. Ce sera son moyen de l'égaliser, de le dépasser peut-être. Homère n'est-il pas maintenant plus grand qu'Achille ?

Alors les odes, à la glorification de Napoléon, se succèdent : odes à la colonne, à Napoléon II, où se trouve ce vers déjà trop oublié :

Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie !

Odes à l'Arc de triomphe, au retour des cendres de l'Empereur, et tant d'autres. Lui, toujours lui.

Enfin, quand il est exilé à son tour, qu'il choisit Guernesey qui sera son île d'Elbe d'où l'on revient ou son île de Sainte-Hélène où l'on meurt, mais où, quoi qu'il arrive, il aura été à part, seul, plus grand dans l'horizon, comme il veut toujours l'être, que tous ses compagnons d'exil, quand il sera dans cette île

bourdon de son énorme beffroi qui sonne l'Angelus ou le tocsin, le glas de la mort ou le carillon de la fête, est fait d'un métal si noble, emplir les airs de palpitations si majestueuses, éveille des échos si puissants et si prolongés dans les vastes plaines et les immenses forêts qui l'entourent et qu'il domine des hauteurs où il s'élève, qu'on se dit, par moments, comme dans les contes du moyen âge, qu'il faut que Dieu ou le Diable ait mis la main à la besogne.

Attendons. C'est le poète lui-même qui l'a dit :

Voulez-vous qu'une tour, voulez-vous qu'une église
Soient de ces monuments dont l'âme idéalise
La forme et la hauteur ?
Attendez que de mousse elles soient revêtues,
Et laissez travailler à toutes les statues
Le Temps, ce grand sculpteur !

*

